

Érotique du deuil : prolongements

Le problème du deuil est l'un de ces problèmes majeurs qui, au champ freudien, se présentent comme doublement déterminants : d'une part ils marquent chacun des autres problèmes majeurs – de là, par exemple, ma formule selon laquelle *la clinique analytique, c'est le deuil*. Je n'ai pas inventé l'articulation deuil/clinique puisque Freud lui-même présente la névrose de l'homme-aux-loups comme deuil non accepté de son père. Simplement, je la lis, l'interprète, la modifie en supprimant le « non accepté », qui ne tient qu'à l'intervention d'une norme pour le deuil, norme qui, précisément, n'existe plus. L'analyse aussi, donc, est effectuation d'un deuil. Ceci va se trouver confirmé dans ce dont je vais parler ici même, à Buenos Aires, ce prochain week-end, à savoir un cas d'analyse réussie publié par Lucia Tower et commenté par Lacan dans son séminaire *L'angoisse*. Lacan souligne que cet analysant de Lucia Tower fait, dans son analyse, un certain deuil, le deuil de son analyste, plus précisément de ce que cette femme analyste présentifie pour lui, à savoir que la femme ne manque de rien – ce qui le châtré lui.

Les « problèmes majeurs » que j'évoque sont aussi déterminants en ce sens que chacun d'eux comporte, contient l'ensemble de la théorie. Pendant qu'il faisait la guerre dans l'armée autrichienne, Wittgenstein tenait un petit carnet de bord¹. Entre autres choses, il y nota ses difficultés à travailler, notamment à acquérir une vision d'ensemble et donc une solution d'ensemble pour les questions qui l'agitaient. Il écrivait, à ce propos que cette solution d'ensemble devait être présente dans l'analyse de chaque problème de détail². Je ne sais si cette exigence doit fonctionner non pas seulement pour la logique mais aussi en psychanalyse, en tout cas il paraît clair que, pour certains problèmes, ceci fonctionne, ne peut que fonctionner. Et ce serait donc le cas du deuil.

¹ Ludwig Wittgenstein, *Carnets secrets 1914-1916*. Trad. de l'allemand et présenté par Jean-Pierre Cometti, Tours, Farrago, 2001.

² Je donne de sa remarque ci-dessus une lecture minimaliste. Bien plus radical, Wittgenstein disait exactement ceci (les [...] sont dans le texte publié) : « J'aperçois des éléments sans savoir comment ils [...] s'articulent au sein du tout. [...] Tout problème nouveau est pour moi un fardeau. [...] [...] une claire vision d'ensemble devrait montrer que tout problème est le problème principal, et la vision de la question principale (?) n'est pas une source de découragement, mais de stimulation » (je souligne ; *op. cit.*, p. 42). Sur le statut du détail, du fragment, on ne peut éviter de s'instruire aussi auprès du très remarquable livre de Pascal Quignard *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Paris, Fata Morgana, 1986.

Je me propose ce soir avec vous de traiter de l'actualité d'*Érotique du deuil au temps de la mort sèche* ; plus précisément, d'aborder cette actualité à partir d'un lieu qui, je crois, importe ici à chacun, à savoir la littérature.

Je ne vous dirai rien, sinon la présente mention, de la rencontre d'*Érotique du deuil* avec le roman de Philippe Forest *L'enfant éternel*³, une rencontre qui eut et garde pour moi une très grande importance. Je ne vous dirai rien non plus d'*Ainsi vivent les morts*, dernier livre de Will Self traduit en français⁴, si ce n'est cette remarque que la question est explicitement posée qui fait titre à cet ouvrage. Où vivent les morts ? Comment vivent les morts ? Comment leur vie détermine-t-elle la notre ? Il s'agit d'une question qui n'est pas nouvelle, mais qui a tout un temps été comme oubliée. Elle n'est pas nouvelle, et nul besoin d'en appeler au christianisme pour le confirmer car le positivisme lui-même a su mettre l'accent sur cette vie des morts. Comte fondait la religion positiviste précisément sur cette idée que ce sont les morts qui règlent notre vie.

Mais soyons contemporains, ne soyons pas trop à la traîne, comme nous le proposait Lacan. Et j'augurerai mal d'un psychanalyste qui se maintiendrait à la traîne de ce qu'apporte de décisif, de temps en temps, la littérature la plus actuelle. Avoir le bonheur de pouvoir noter que telle ou telle de ces productions va au-delà de ce que nous pouvons dire avec nos faibles moyens théoriques est quelque chose que nous ne saurions en aucune façon négliger. C'est, je crois, le cas du livre de Will Self, et aussi d'un autre, dont je vais vous dire quelques mots maintenant.

Il y a quelques mois, j'ai eu l'inimaginable surprise, en lisant *L'annulaire* de Yôko Ogawa⁵ d'avoir affaire non pas tant à une confirmation d'*Érotique du deuil* qu'à ce que j'appellerai un prolongement de ce livre. Il s'agit donc d'une confirmation du meilleur cru, justement parce qu'elle est un prolongement, parce que ce qui va au-delà, ce qui va plus loin s'avère relever de la même logique que ce qui s'était élaboré. C'est tout de même étrange, n'est-ce pas, que quelque chose de décisif nous vienne, une fois encore, après Kenzaburô Ôé, du Japon⁶. J'ignore la raison de cette « incisivité » du Japon, mais elle est un fait. Peut-être ce fait s'appelle-t-il de deux noms : Hiroshima, Nagasaki. En effet, récemment, lors d'un colloque au centre Beaubourg à Paris, un conférencier racontait que Yôko Ogawa, née en 1962, s'était mise à écrire à l'âge de 16 ans, année où elle entendit parler d'Hiroshima et où elle lisait le

³ Philippe Forest, *L'enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997. Dans le roman qui suivit, récit, encore, de son deuil de l'enfant morte (*Toute la nuit*, Paris, Gallimard, 1999), Forest dit sa lecture d'*Érotique du deuil au temps de la mort sèche*.

⁴ Will Self, *Ainsi vivent les morts*, traduit de l'anglais par Francis Kerline, Paris, éd. de l'olivier / Le seuil, 2001.

⁵ Yôko Ogawa, *L'annulaire*, récit traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle, Arles, Actes Sud, mai 1999.

⁶ Forest, d'ailleurs, nous a rapporté de son dernier voyage au Japon, un entretien avec Ôé : sur ce terrain aussi nous nous trouvons proches (Philippe Forest *Ôé Kenzaburô, Légendes d'un romancier japonais*, suivi d'un *Entretien avec Ôé Kenzaburô*, Nantes, éd. Pleins Feux, 2001. À quoi s'ajoute une étude de critique littéraire : cf. P. Forest, *Le roman, le je*, Nantes, éd. Pleins Feux, 2001).

Journal d'Anne Frank. Je n'oublierai jamais pour ma part qu'à Hiroshima une formidable rumeur chantée vint troubler le début de ma nuit. Nous étions, avec ma femme, pourtant très haut perchés dans l'hôtel que nous avons choisi le plus proche du lieu où était tombé la bombe, juste à côté des ruines du seul bâtiment qui s'était maintenu debout et qui était, je vous le donne en mille... la chambre de commerce. Tout un symbole, non, que cette pérennité du commerce dans l'horreur ? Alertés, nous approchant de la fenêtre, nous vîmes, second étonnement que devait nous réserver ce lieu, plusieurs dizaines de milliers de japonais chanter, hurler de bonheur. C'était le public d'un match de... base-ball. Ainsi donc les USA triomphaient-ils là-même où ils avaient tout, avaient presque tout détruit. Si le public japonais en est là, on s'étonnera moins que les choses d'une autre trempe passent par les voies de la littérature.

La narratrice de *L'annulaire* est une jeune femme qui travaille comme secrétaire dans un « laboratoire de spécimens » – et nous verrons bientôt que ce « laboratoire » plutôt spécial est assez proche du consultoire analytique. Elle avait trouvé ce nouveau job après avoir quitté l'usine de boissons gazeuses où elle était ouvrière suite à un accident léger mais significatif. Son annulaire gauche s'étant pris entre une cuve pleine et la chaîne de production, elle en avait perdu l'extrémité. Ceci n'avait rien d'inquiétant mais, comme elle le dit, « le temps s'était arrêté », « un certain équilibre s'était rompu », suspension du temps et rupture d'équilibre d'ailleurs désormais inscrites dans un discret symptôme : elle ne pouvait plus boire le moindre soda, croyant à chaque fois sentir sous sa langue le morceau de chair, « petit bivalve rose comme une fleur de cerisier, souple comme un fruit mûr » qui était tombé, au ralenti, dans la limonade, la colorant en rose.

Les fleurs de cerisiers font l'objet d'un quasi culte au Japon. Vous savez qu'on y cultive, sur tout le territoire, des milliers de cerisiers non pour leurs fruits, comme dans notre Occident consumériste, mais uniquement pour leurs fleurs, qui ne les ornent que quelques jours par an, moins d'une semaine⁷. Il s'agit d'un culte de l'agalma (sur fond de shintō ?), comme s'il était permis d'être ébloui, au moins deux ou trois jours, par cet objet merveilleux et radicalement hors champ de l'utilité : le cerisier en fleur, figure emblématique (dirai-je pour ceux qui se souviennent ici du schéma optique de Lacan) de l'objet petit a dans le col du vase, illusion de la présence possible de cet objet en ce lieu, mirage évanouissant de ce que l'objet petit a serait spécularisable.

Suite à son accident de travail, quittant la campagne pour la ville, la jeune femme trouve donc ce nouvel emploi. Le fondateur du laboratoire, qui est aussi gestionnaire et manipulateur, un dénommé M. Deshimaru, lui explique de quoi il s'agit. Ce laboratoire ne fait ni recherches ni expositions, il se contente de préparer et de conserver des « spécimens » que les gens y

⁷ Cette semaine qu'il faut choisir si l'on souhaite entrer en contact physique avec le Japon.

apportent. M. Deshimaru, au cours de leur entretien d'embauche, écarte d'emblée la question de l'utilité de ce qu'il fait et propose en lui disant (et vous verrez là s'amorcer l'analogie avec le consultoire analytique) :

Les raisons qui poussent à souhaiter un spécimen sont différentes pour chacun. Il s'agit d'un problème personnel. Cela n'a rien à voir avec la politique, la science, l'économie ou l'art. En préparant les spécimens, nous apportons une réponse à ces problèmes personnels⁸.

Le laboratoire n'a ni enseigne ni encart publicitaire (rien à voir avec *Imago-Agenda* !), les gens qui s'adressent à lui sont bien capables de le trouver sans qu'il fasse vers eux la moindre démarche. Le client arrive avec un objet, « précieuse marchandise » qu'il souhaite faire « naturaliser » (c'est le mot, et ce sera le travail propre de Mr Deshimaru) ; le plus souvent, le client raconte par quel concours de circonstances il est amené à apporter son spécimen, le laisse, paye⁹ et s'en va – la plupart du temps pour ne jamais revenir. Le laboratoire accepte tous les objets, n'en néglige aucun, ne refuse ni le plus infime ni le plus insignifiant.

Le premier spécimen que M. Deshimaru montre, à sa demande, à sa nouvelle secrétaire est un tube de verre contenant trois champignons dans un incolore liquide de conservation « faisant joliment ressortir leur couleur brillante de terre de Sienne brûlée ». Ces trois champignons furent apportés au laboratoire par une jeune fille de seize ans ; ils avaient poussé sur les ruines de sa maison incendiée, incendie au cours duquel avaient péri ses parents et son frère (les trois champignons liés correspondaient donc aux trois parents conjointement décédés). La jeune fille portait une trace de brûlure sur sa joue gauche (une trace qui, au sens psychanalytique de ce terme, est un symptôme, on le verra bientôt), elle avait trouvé ces trois champignons « serrés les uns contre les autres » le lendemain de l'incendie.

Vous aurez compris que les spécimens sont autant de ce que j'ai appelé « bout de soi », qu'ils sont liés au deuil et que, conformément à ce que je notais dans *Érotique du deuil*, le laboratoire ne les rend jamais. M. Deshimaru le précise :

Bien sûr, nos clients peuvent venir leur rendre visite quand ils le désirent. Mais la plupart des gens ne reviennent jamais ici. C'est le cas aussi pour la jeune fille aux champignons [notez l'expression, elle est de la même facture que « l'homme aux rats »]. Parce que le sens de ces spécimens est d'enfermer, séparer et achever. Personne n'apporte d'objets pour s'en souvenir encore et encore avec nostalgie¹⁰.

Par parenthèse, on peut noter ici que ceci nous donne la réponse à une question que Lacan se posait publiquement et qui, à ses yeux, faisait énigme, à savoir : pourquoi donc est-ce que l'analysant revient à sa prochaine séance ? Réponse : parce qu'il a apporté chez son analyste son spécimen, son bout de soi de deuil, et qu'il n'est pas de ceux auxquels cette seule démarche suffit pour être libre de ne plus avoir à se souvenir.

⁸ Yôko Ogawa, *op. cit.*, p. 16.

⁹ Payer, combien ? Le prix d'un bon repas dans un restaurant français ! Ceci nous évoque Lacan ayant déterminé le prix des séances de François Perrier en s'étant fait inviter par celui-ci, juste avant le début de son analyse, dans un bon restaurant. Le prix de l'addition, réglée par Perrier, détermina celui des séances (double, donc, du prix du spécimen dans le laboratoire de monsieur Deshimaru).

¹⁰ *Ibid.*, p. 23.

Et c'est d'ailleurs ce qui arrivera à la jeune fille aux trois champignons. Elle reviendra au laboratoire, pour demander qu'on naturalise sa cicatrice. Demande acceptée par M. Deshimaru, qui prend bien soin cependant de vérifier qu'il ne s'agit en rien d'une demande de guérison¹¹ avant de pénétrer avec la jeune fille dans le lieu resté interdit à sa secrétaire, la salle où a lieu la « naturalisation » de l'objet. Et la secrétaire ne l'en verra jamais ressortir. M. Deshimaru, c'est Thanatos. Ne croyez pas qu'il soit méchant pour autant, non, il fait son boulot. Si la jeune fille n'était pas revenue, il ne serait pas allé la chercher, mais, dès lors qu'elle revient, il ne néglige pas de la traiter comme son symptôme (à savoir la brûlure) la pousse à vouloir être traitée et comme elle le demande : il la transforme, elle, en spécimen.

J'imagine votre réaction. Tout au moins si vous êtes lacaniens, vous me direz : « Mais le psychanalyste, à la différence de ce peu sympathique M. Deshimaru, et Lacan nous l'a appris, ne répond pas à la demande ». Certes ! Mais il y a bien une demande à laquelle il répond, à savoir la demande d'analyse, et c'est précisément à cette demande que répond M. Deshimaru.

Avec cette transformation de la demandeuse en spécimen, nous sommes aussi dans la logique d'*Érotique du deuil*, plus précisément de cette figure que j'ai appelé « la mort appelle la mort ».

« Naturaliser » est un mot très fort. Sans doute est-il à entendre comme ce bon mot enfantin, dû à un tout jeune gamin qui, un jour, disait à ses parents : « Je veux être naturalisé femme ». Naturaliser le spécimen, c'est le rendre à la nature ; c'est lui ôter toute valeur signifiante. Et c'est ici l'occasion de se souvenir que l'espace sadien fut constitué, par Sade, comme un défi lancé à la nature.

Il y a, concernant cette désignification du bout de soi, du spécimen, dans *L'annulaire*, une scène stupéfiante, d'ailleurs liée à l'écriture idéogrammatique sino-japonaise. Ce jour-là, le laboratoire souffrit d'une panne d'écriture et le réparateur de la machine à écrire ayant laissé la casse sur le bureau, d'un geste maladroit (un acte manqué), la secrétaire-narratrice l'avait renversée, répandant à terre tous les idéogrammes. Il lui fallut toute une nuit pour les ramasser et les ranger, chacun, à sa place numérotée, ceci sous l'œil de M. Deshimaru qui, fidèle à sa fonction, ne fit absolument rien pour l'aider. Ceci illustre parfaitement ce que remarquait Lacan en disant que, dans le deuil, c'est tout le symbolique qui se trouve convoqué. La reconstitution du symbolique commence par le caractère SPLENDIDE, à insérer dans la case 56-89, et l'opération s'achève avec le caractère RIVAGE, à inscrire dans la seule case qui restait, la 23-78.

Et c'est précisément à ce moment-là, de bouclage du tour de tout le symbolique, que la narratrice, comme la jeune fille aux trois champignons, fit à M. Deshimaru sa demande de naturalisation de son annulaire (métonymique de son bout de soi perdu), glissant ainsi

¹¹ Ibid., p. 58.

donc le naturaliser ? Auquel cas, nous serions transformés en M. Deshimaru, nous exercerions la fonction que, tout au long du récit, il a mise en œuvre avec une rigueur que l'on ne peut que saluer.

Mais vous voyez que je me trouve aussi, moi qui vous en parle, mouillé dans l'affaire (et vous aussi bientôt, et même déjà). Ce livre, déjà étiqueté *L'annulaire* comme était dans ce laboratoire chaque spécimen, en décidant de vous en parler, en le commentant, en lui faisant de la publicité, je me serai(s ?) refusé à le naturaliser. Je me serai(s ?) refusé à être le laborantin du bout de soi offert au gracieux sacrifice de deuil. Je ne l'ai pas mis dans une éprouvette, ni n'ai constitué un lieu pour qu'il soit conservé, pour vous inaccessible.

À moins que... à moins que la littérature ne soit exactement ça, à moins que le champ littéraire, diffusion comprise, ne soit ce laboratoire sans limites assignables, susceptible d'accueillir les spécimens que certains décident de lui confier afin qu'il soient naturalisés.

Je ne trancherai pas cette alternative. Peut-être la littérature est-elle ce champ dès lors mis en tension par deux vecteurs correspondant à la distinction marxiste valeur d'usage/valeur d'échange. Valeur d'usage, ce serait l'acte de naturalisation de l'objet littéraire ; valeur d'échange, ce serait la lecture, la lecture comme suspens de la poubellication.

Si tel est le cas, les œuvres immortelles, celles que nous louons, seraient celles qui échappent à la naturalisation. Immortelles, ces œuvres le deviendraient dans l'exacte mesure où leurs auteurs, de ce fait même, seraient de ceux qui jamais ne boucleront, n'achèveront leur deuil. Lecteurs, nous contribuons à ce non achèvement.

Ainsi Yôko Ogawa nous enseigne-t-elle quelque chose qui peut d'autant plus nous surprendre que nous avons tendance à penser exactement le contraire ; elle nous apprend, qui plus est de la meilleure façon qui soit, c'est-à-dire en nous mettant effectivement dans le coup, que la réussite littéraire, n'est rien d'autre qu'une modalité de l'échec d'un deuil.